

DU MÊME AUTEUR

Jean-Claude Barreau est l'auteur de quarante-deux livres, dont :

ESSAIS

- Liberté, Égalité, Immigration ?*, L'Artilleur, 2016
Un capitalisme à visage humain - Le modèle vénitien, Fayard, 2011
Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Israël, Toucan, 2010
Nos enfants et nous, Fayard, 2009
Les Racines de la France, Toucan, 2008
Toute la géographie du monde, Fayard, 2007 ; Livre de Poche, 2009
(en collaboration avec Guillaume Bigot)
Y a-t-il un Dieu ?, Fayard, 2006
Toute l'Histoire du monde, Fayard, 2005 ; Livre de Poche, 2009
(en collaboration avec Guillaume Bigot)
Les Vérités chrétiennes, Fayard, 2004
Bandes à part, Plon, 2003
Tous les dieux ne sont pas égaux, JC Lattès, 2001
Le Coup d'État invisible, Albin Michel, 1999
La France va-t-elle disparaître ?, Grasset, 1997
Les Vies d'un païen, Plon, 1996
Biographie de Jésus, Plon, 1993 ; Pocket 1994
De l'immigration, Le Pré-aux-Clercs, 1992
De l'islam et du monde moderne, Le Pré-aux-Clercs, 1991
Du bon gouvernement, Odile Jacob, 1988
Pour une politique du livre, Dalloz, 1982
(en collaboration avec Bernard Pingaud)
La Prière et la drogue, Stock, 1974
Qui est Dieu ?, Seuil, 1971
La Foi d'un païen, Seuil, 1967 ; Livre de vie, 1968

ROMANS

- Oublier Jérusalem*, Actes Sud, 1989 ; J'ai lu, 1991
Les Innocents de Pigalle, JC Lattès, 1982
Le Vent du désert, Belfond, 1981
La Traversée de l'Islande, Stock, 1979

JEAN-CLAUDE BARREAU

TOUTE L'HISTOIRE DE FRANCE

L'ARTILLEUR

En l'an 410 parvint en Gaule une incroyable nouvelle : Rome avait été prise par les barbares. La chute de Rome ouvre une période terrifiante de l'histoire occidentale. Cette période va durer presque six siècles.

Il faut en effet comprendre que l'époque que nous appelons Moyen Âge commence seulement vers l'an mille. On dit souvent, pour évoquer une régression, que l'on « revient au Moyen Âge ». C'est stupide. Le Moyen Âge, ce sont les cathédrales, la puissance et la gloire. On devrait à propos de ces siècles obscurs parler des « temps barbares ». (Haut M. A.)

À la manière grecque, les Romains nommaient « barbares » tous les hommes qui vivaient au-delà des limites de l'Empire.

Par-delà le Rhin, on trouvait les tribus germaniques, refoulées des siècles auparavant par César. Plus primitifs que les anciens Gaulois mal fixés au sol, mauvais paysans mais bons guerriers, les Germains passaient leur temps à se battre et adoraient les forces de la nature. lol

Depuis longtemps, beaucoup immigraient en Gaule où ils constituaient une main-d'œuvre appréciée dans les villes et fournissaient les légions en mercenaires. « Les Germains sont partout, écrivait Ausone au IV^e siècle, il n'y a pas une seule de nos familles où quelque Goth ne soit homme de service. Dans nos cités, le maçon, le porteur d'eau, le portefaix sont des Goths. »

Mais, à partir de l'an 407, les Germains franchirent le Rhin les armes à la main et d'immigrés se transformèrent en envahisseurs. Alains, Vandales, Burgondes, Wisigoths et Francs ravagèrent la Gaule. La cause immédiate des invasions germaniques fut le mouvement vers l'ouest d'autres barbares encore plus sauvages qu'eux, de race mongole : les Huns. Pour les fuir, les Germains passèrent le Rhin en 407 mais les Huns les poursuivirent en Gaule.

Les Huns étaient des cavaliers venus d'Asie centrale, en partie fixés dans la plaine de Hongrie ; ils lancèrent à partir d'elle de grandes expéditions de pillage sous le commandement d'un chef nommé Attila qui aimait se faire appeler « le fléau de Dieu ». Attila ravagea la Gaule jusqu'à Orléans. La civilisation romaine eut un dernier sursaut militaire.

L'Empire et avec lui le monde gallo-romain se sont écroulés parce qu'ils se sont suicidés.

Le général romain Aetius réussit à réunir quelques légions, débris de l'armée impériale, et, allié pour la circonstance aux Germains, il livra bataille entre Sens et Troyes en 451 aux « Champs Catalauniques ». Attila recula. Quant aux Germains, délivrés du péril mongol, ils continuèrent de plus belle à dévaster la Gaule.

L'expression « invasions barbares » suggère la ruée d'innombrables guerriers le couteau entre les dents. En réalité, les peuplades germaniques étaient beaucoup moins nombreuses que les Gallo-Romains. Pourquoi alors les catastrophes de 407 (passage du Rhin) et de 410 (prise de Rome par le Goth Alaric) ?

Tant qu'il fut lui-même, le formidable État romain n'eut pas d'ennemis en Occident et repoussait facilement, avec ses légions, les barbares vers les ténèbres extérieures.

L'Empire et avec lui le monde gallo-romain se sont écroulés parce qu'ils se sont suicidés. Les dirigeants qui avaient durant des siècles gardé le sentiment de leurs devoirs et de celui du « bien commun » avaient complètement perdu ces vertus au v^e siècle.

→ causes mont Empire

« Une classe dirigeante, écrit Chateaubriand, tirant les leçons de l'histoire connaît trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités. Sortie du premier, elle dégénère dans le deuxième et s'éteint dans le troisième. » Les qualités qui avaient fait la puissance des patriciens romains, puis gallo-romains – la vertu militaire, le sens de la grandeur et celui de l'État – étaient épuisées.

Les Gaulois avaient, depuis longtemps, oublié leur courage guerrier. Après l'ultime victoire des champs catalauniques, le chant du cygne de Rome en Occident contre les Huns, les Germains eurent le terrain libre pour piller, violer et tuer. Plus aucune légion n'était là pour les refouler. L'on assista alors à une formidable régression de civilisation, une espèce d'implosion, surtout en Gaule. Le progrès n'est pas automatique. De terribles retours en arrière peuvent survenir.

Le progrès n'est pas automatique. De terribles retours en arrière peuvent survenir.

Après l'an 451, en Gaule, il n'y eut plus d'État, donc plus de sécurité. Les paysans qui ont besoin de paix pour cultiver quittèrent les champs. La famine s'installa. Et comme les agglomérations urbaines ne peuvent pas fonctionner sans surplus agricole, les villes si belles des temps gallo-romains se transformèrent en ruines. On croit en général que c'est l'usure du temps qui engendre les ruines, il n'en est rien : tant qu'une civilisation est vivante, elle entretient ses monuments. Certains temples de l'Inde actuelle paraissent neufs alors qu'ils datent de trois mille ans. Les monuments sont éternels quand on les répare. Au contraire, l'état présent des arènes de Nîmes, du pont du Gard, des thermes de Cluny signifie que la civilisation gallo-romaine s'est écroulée.

L'anarchie triompha en Gaule au v^e siècle.

Or l'anarchie tue bien plus que les guerres entre États : les

guerres puniques entre Rome et Carthage, pourtant acharnées, n'avaient pas affecté la civilisation méditerranéenne. La chute de Rome entraîna la ruine de la civilisation gallo-romaine.

L'anarchie où le voisin assassine le voisin, où il devient impossible de circuler et donc de commercer sans se faire couper en morceaux, où le blé du paysan est arraché en herbe, est beaucoup plus destructrice que les batailles rangées. Ces réflexions ne sont pas théoriques mais toujours actuelles. Les famines de l'Afrique d'aujourd'hui, liées au désordre et au brigandage, permettent de comprendre ce que fut l'état de la Gaule au v^e siècle. Elle était devenue une sorte de grand « Darfour ».

On sait aujourd'hui faire de la démographie historique. La photographie aérienne, par exemple, donne une juste idée des implantations humaines à une époque donnée. Au v^e siècle, la Gaule romaine avait encore environ douze millions d'habitants. Deux siècles plus tard, sous les Mérovingiens, elle n'en compte plus que six. L'anarchie a fait son œuvre : insécurité, famine, disparition du commerce et des villes.

Lutèce était une belle ville gallo-romaine ; aux temps barbares, elle disparut de la rive gauche. Seul subsiste un bourg entouré de palissades, replié dans l'île de la Cité, bourg que l'on appelle maintenant Paris, du nom ancien de la tribu dont Lutèce était le centre, une espèce de bidonville sans monuments. On peut le constater aujourd'hui en visitant Paris : entre les thermes de Cluny du III^e siècle et Saint-Julien-le-Pauvre au XI^e siècle, rien ne fut construit !

L'état du pays était effrayant. Les bandes germaniques pillaient tout : Wisigoths de la Loire aux Pyrénées, Burgondes de la Loire au Rhône (ils ont donné leur nom à la Bourgogne) et Francs dans le nord, sur le Rhin inférieur. Il est vrai que ces Germains abandonnaient facilement leurs croyances au bénéfice de celles des indigènes. Leurs croyances n'étant pas assez fortes pour

s'imposer aux indigènes, ce sont celles des indigènes qui s'imposaient à eux. J'emploie les mots « fort » ou « faible » au sens qu'ils ont en physique nucléaire où l'on parle de « attractions fortes ou faibles », sans jugement moral. Les Gallo-romains, nous l'avons vu, étaient devenus très catholiques, serrés autour de leurs évêques et soumis au pape de Rome. Les Wisigoths et les Burgondes eurent la malchance de devenir chrétiens hors de la mouvance de la papauté ; cela leur fera tort. Les Francs pour leur part étaient encore païens mais sans grande conviction.

Pourtant, du fond du malheur et de la régression, la France allait surgir. L'Église catholique y fut pour beaucoup. L'auteur de ce texte est un ferme partisan de la laïcité, mais il s'agit d'une vérité historique.

Les barbares, s'ils tuaient parfois les prêtres, les considéraient plutôt comme des « chamans » redoutables. Dans ces monastères fortifiés, l'Église conservait les manuscrits de la culture antique. Elle se proclamait « romaine » et entreprit de reconstruire la civilisation. Évidemment, à l'Orient, autour de Constantinople, subsistait un morceau d'Empire romain que les historiens modernes qualifient de « byzantin » ; mais en Occident, à l'exception de la structure ecclésiastique, c'était le chaos.

Interrogeons-nous : si le monde implosait aujourd'hui, qui le reconstruirait ? Où en sont nos églises ? Où se situe notre Empire byzantin ? Qui conserverait le savoir et pourrait transmettre le flambeau ? Les temps barbares ont été pour la Gaule une époque épouvantable, que l'on pourrait appeler les « temps mérovingiens ».

Au loin, parce qu'elle était la résidence des papes, Rome subsistait, mais elle ne comptait guère plus de vingt mille habitants, au lieu d'un million sous l'Empire, et le Colisée y servait de carrière.

Quand une civilisation perd ses raisons d'exister, de combattre, d'avoir des enfants et de leur transmettre ses convictions et sa culture, elle peut s'écrouler comme un arbre mort. Dans cet écroulement la Gaule fut emportée. Sans l'Église qui inventa la France, elle eut pu l'être à jamais. Les évêques essayèrent en effet de mettre la main sur les chefs germaniques. L'exemple le plus connu est celui du chef franc Clovis. On poussa dans son lit une belle et sage chrétienne, Clotilde, et, sur ses conseils avisés, le guerrier demanda le baptême. En l'année 498, premier signe d'espoir, l'évêque de Reims, Remy, baptisa Clovis avec des centaines de

Sans l'Église, la France aurait été emportée à jamais.

guerriers. Ainsi, les Francs devinrent catholiques (contrairement aux Wisigoths et aux Burgondes) et furent donc soutenus par le pape de Rome. Clovis s'affirma alors comme le chef suprême des bandes germaniques de Gaule. Le chef, mais non le roi. Rien n'est plus contraire à la réalité que l'image d'un Clovis souverain d'une Gaule unifiée. Clovis ne fit pas de la Gaule un État; il fit, à force de ruses, de crimes, l'unité du peuple des Francs. Et ce sont les Francs qui finirent par baptiser de leur nom le pays qu'ils occupaient, « Frankreich », bientôt adouci par les Gallo-romains en doux vocable de « France ».

Les successeurs de Clovis sont les rois de la dynastie dit « mérovingienne » (du nom de Mérovée, un ancêtre plus ou moins légendaire). Tristes rois, brigands plutôt, ainsi que leurs épouses.

Tout le monde a dans la tête les noms de Brunehaut, femme du premier fils de Clovis, et de Frédégonde, maîtresse d'un autre fils, et se souvient des luttes acharnées qui les opposèrent. Brunehaut, livrée au fils de Frédégonde, mourut à 70 ans, attachée à la queue d'un cheval au galop. La Gaule explosa en plusieurs dominations vagues dont les plus notables furent la Neustrie au nord-ouest et l'Austrasie à l'est.

Seul le chef mérovingien Dagobert, celui de la « culotte à l'envers » de nos comptines, conseillé par un évêque, « le bon Saint Eloi », atténua le chaos un court moment, de 628 à 638.

Les évêques encourageaient les Gallo-romains à conserver leurs lois romaines mais ils ne purent convaincre les Francs d'abandonner leurs cruels usages germaniques orientés à la Vendetta. Ainsi, en cette triste époque, le droit n'était plus le même pour tous, il n'était plus « territorial » mais « personnel », un droit pour les indigènes, autre pour les conquérants.

À regarder les chefs, bientôt surnommés « rois fainéants », on devine ce qu'étaient leurs guerriers. Grégoire de Tours, seul écrivain latin de la Gaule de ce temps, écrivit : « Rien ne fut laissé aux habitants, si ce n'est la terre que les barbares ne pouvaient emporter. » Grégoire de Tours est le type de ces évêques défenseurs du peuple de l'époque. Il résista à Frédégonde. Au VIII^e siècle se produisirent de nouveaux malheurs : venus du Sud, les Arabes, unifiés dans une religion « forte » par le prophète Mahomet, avaient conquis, après sa mort, la moitié sud de la Méditerranée, cassant en deux la mer intérieure de l'Empire écroulé. Ils déferlaient maintenant, par-delà l'Espagne soumise sur la Gaule. Et ces nouveaux venus, au contraire des envahisseurs précédents, n'avaient aucun respect pour le pape de Rome et ses évêques de Gaule. Cependant, les Francs l'emportèrent sur eux, aux environs de Poitiers en l'an 732. ★

Les combats de Poitiers, même si on ne les situe qu'approximativement et s'ils ne furent pas l'immense bataille que les chroniqueurs des deux camps grossirent par souci de propagande, ne sauraient être contestés. Les Arabes qui montaient leurs petits chevaux vinrent s'écraser sur le mur des guerriers du Nord armés de leur hache (la francisque) et de leur longue lance, « mur de fer » selon l'expression des chroniqueurs arabes.

Il est vrai que les Francs combattaient près de leurs bases de la Somme et du Rhin, alors que les Arabes se trouvaient fort éloignés des leurs. Il serait d'ailleurs inexact d'interpréter la victoire du chef franc Charles Martel, comme une victoire de la civilisation sur les barbares. À l'époque mérovingienne, les Francs étaient certainement beaucoup moins civilisés que les

Arabes, déjà fort imprégnés de culture byzantine. Poitiers fut en fait la victoire des barbares du Nord, vaguement catholiques, contre les cavaliers du Sud, unifiés

* **Au VIII^e siècle, les Arabes déferlèrent sur la Gaule.**

par l'islam et déjà transformés par leur passage en Syrie, en Égypte et en Afrique romaine. Le vainqueur, Charles Martel, n'était d'ailleurs pas roi mais, en tant que « maire du palais », il détenait la réalité des pouvoirs flous de l'Austrasie et de la Neustrie, d'où son rôle dans la bataille.

Son fils Pépin, surnommé « le Bref » à cause de sa petite taille, voulut supprimer jusqu'au titre royal mérovingien. Très au fait de l'influence des évêques et de l'Église, il écrivit en 757 au pape Zacharie et lui demanda : « Lequel doit-il être roi ? Celui qui demeure fainéant dans son palais ou celui qui supporte le poids du pouvoir et des combats ? » Le pape lui répondit : « Il vaut mieux appeler "roi" celui qui a la véritable puissance plutôt que celui qui n'en possède que l'apparence. »

Alors Pépin fit enfermer le dernier Mérovingien dans un couvent, fondant ainsi la dynastie des Carolingiens. Puis, au nom du pape, l'évêque Boniface recréa en faveur de Pépin un vieil usage du judaïsme ancien. Il sacra Pépin, comme le prophète Samuel avait sacré David, au nom de Dieu, transplantant ainsi chez les Francs l'idéologie de la monarchie « de droit divin » de l'antique royaume de David et Salomon. Pépin reconnaissant défendit alors l'évêque de Rome contre les assauts d'autres Germains, les « Lombards ». Vainqueur, il donna au pape la

souveraineté sur la ville de Rome et ses environs, créant ainsi les « États de l'Église ».

Pépin avait deux fils, mais un seul survécut : Charles dit « le Grand » (« Charlemagne »), qui devint son seul héritier. Plus intelligent et romanisé que ses prédécesseurs, Charlemagne descendit jusqu'à Rome et s'y fit couronner « empereur » à la Noël de l'an 800, pendant la messe de minuit, à la basilique Saint-Pierre (non pas l'actuelle mais celle élevée par Constantin, aujourd'hui disparue) par le pape Léon III.

L'Église rêvait en effet de reconstituer l'Empire romain. Charlemagne y crut. Avec ses guerriers, il mena de nombreuses expéditions à cet effet, de l'Espagne jusqu'au fond de la Germanie. Il s'y comportait d'ailleurs de manière barbare, surtout en Saxe.

L'Église rêvait de reconstituer l'Empire romain

Un jour, il y fit égorger en une fois cinq mille prisonniers.

Paradoxalement, ses cruelles expéditions donnèrent naissance aux belles « chansons de geste », premiers témoins de la littérature française.

Dans ces épopées, Roland, neveu de Charles, avant d'être tué dans une embuscade au Pays basque à Ron-ceaux, fend d'un coup d'épée Durandal, de haut en bas, un cavalier arabe, et son cheval. Charlemagne n'eut pas de ville capitale. Il se déplaçait avec son entourage de villa en villa, la plus fréquentée par lui étant celle d'Aix-la-Chapelle. Il appartient d'ailleurs autant à l'histoire de l'Allemagne ou de l'Italie qu'à l'histoire d'une France qui n'est pas encore née, comme État, sous son règne.

Influencé par un entourage ecclésiastique de qualité (dont Éginhard qui fut son secrétaire et son chroniqueur), il essaya cependant de gouverner à la manière des anciens romains, nommant des gouverneurs, comtes et ducs, envoyant partout des inspecteurs à cheval, les « Missi Dominici » pour les surveiller.

Son règne fut long, de 771 à 814, et la paix revint un peu.

On put même édifier quelques monuments ici ou là dont l'église d'Aix-la-Chapelle, et les historiens vont jusqu'à parler de « Renaissance carolingienne ».

Mais son œuvre était obérée de deux défauts : restaurer l'Empire romain était au-delà des forces de Charlemagne ; il s'y épuise, mais c'était aussi au-delà de ses idées : il restait un barbare à demi illettré et considérait les territoires qu'il gouvernait comme des biens personnels qu'il pouvait partager à sa guise.

Quand Charlemagne voulut, croyant ainsi restaurer l'unité du monde, demander la main d'Irène, véritable « impératrice des

Les temps étaient si durs que le règne apaisant de Charlemagne fut magnifié par l'Église.

Romains» qui régnait à ce moment-là à Constantinople (ville devenue presque aussi peuplée que la Rome antique, conservatoire de la civilisation), ce fut un éclat de rire général à la cour

byzantine ; un peu comme si Bokassa (« empereur » lui aussi) avait demandé en mariage la reine d'Angleterre !

Cependant, les temps étaient si durs que le règne apaisant de Charlemagne fut magnifié par l'Église. Il devint un personnage légendaire : « l'empereur à la barbe fleurie ».

D'ailleurs, le titre impérial continuait de faire rêver en Occident. Finalement, ce furent les Allemands qui s'en emparèrent. Le roi de Germanie, Othon, obtiendra en 962 la couronne impériale fondant le Saint Empire romain germanique. Ce sera en outre pour l'Allemagne un facteur de faiblesse : ses souverains useront leurs forces dans cette ambition excessive au lieu de les consacrer à leur pays.

Quand Charlemagne mourut à 72 ans d'une pleurésie, son fils Louis, resté barbare dans sa tête, se hâta de partager le territoire entre les petits-fils de l'empereur.

En fin de compte, il n'en resta plus que trois : Louis, Charles le

Chauve et Lothaire. Ils se disputèrent les morceaux de l'Empire évanescant de Charlemagne.

À Strasbourg, Charles le Chauve et Louis le Germanique jurèrent de s'allier pour battre Lothaire. Afin de se faire comprendre de leurs guerriers, ils prêtèrent serment, non pas en latin, mais en langue tudesque et en langue française. Le Serment de Strasbourg fut ainsi le premier document écrit de la langue française naissante, un latin populaire, alors que les guerriers de l'Est, ceux de Louis, parlaient toujours un dialecte germanique, le tudesque.

Vaincu en 843, Lothaire accepta le partage. Ce fut le traité de Verdun. Il y a des villes prédestinées !

Charles le Chauve, bien qu'il renonçât à Rome et à Aix-la-Chapelle, reçut la meilleure part : toute la France occidentale à l'ouest des « quatre rivières », l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône. Longtemps, les bateliers

Le traité de Verdun marque le début de l'État français.

qui descendaient le Rhône diront « le Royaume » (la France) en désignant la rive droite du fleuve, et « l'Empire » pour la rive gauche.

Comme nous l'avons dit en commençant cette histoire, ce traité de 843 marque le début juridique de l'État français et donc de l'histoire de France au sens strict. Cependant, il fallut encore un bon siècle pour que le fait corresponde au droit, car la France des Carolingiens était encore un État assez flou.

Les Arabes, ou Sarrazins, en occupaient certains rivages du Sud (la côte des Maures). De nouveaux barbares, les Danois ou Vikings, pillaient les côtes océanes.

Ces Vikings méritent l'attention. Hommes du Nord (Northmen qui donnera « Normands » en français), ils étaient aussi pillards que les autres barbares : « Du péril normand délivre-nous Seigneur », dit une prière du temps ; mais ils avaient su adapter la galère méditerranéenne à l'océan et leurs drakkars à proue de

serpent étaient les navires les plus perfectionnés de l'époque. Ceux qui ravageaient la France venaient du Danemark. Se laissant glisser le long de la mer du Nord depuis leur pays, ils remontaient les fleuves, la Loire, la Seine. Ils assiégèrent plusieurs fois, mais sans succès, la petite ville de Paris retranchée dans l'île de la Cité, en 845, 856, 861 et 881.

Christianisés et francisés, les Normands ne perdirent pas pour autant leur esprit de conquête.

Incapable de se débarrasser d'eux, le petit-fils de Charles le Chauve, le roi Charles le Simple, offrit à leur chef nommé Rollon d'abandonner aux Vikings le pays qu'ils occupaient déjà, la Normandie (ce qui signifie « pays des hommes du Nord »), à condition qu'ils se reconnaissent comme vassaux du Carolingien et embrassent le christianisme.

Rollon accepta. Ce fut le traité de Saint-Clair-sur-Epte signé en 911. Dès qu'ils furent propriétaires, de brigands qu'ils étaient, les Danois se transformèrent en gestionnaires sourcilleux. La province occupée devint sûre et prospère. Toute la toponymie de la Normandie rappelle ses origines danoises tantôt de manière évidente – le cap de la Hague évoque immédiatement Copenhague –, tantôt de manière voilée – « Floor » fut ainsi francisé en « fleur » et Honfloor devint Honfleur; « Beck » devint « Bec », d'où Caudebec.

Mais, christianisés et francisés, les Normands ne perdirent pas pour autant leur esprit de conquête. En l'an 1066, leur duc Guillaume fera celle de la Gaule insulaire, alors ravagée par des Germains anglo-saxons. La tapisserie de Bayeux en Normandie, grande « bédé » du temps parfaitement conservée, mit cet épisode en images. On y voit les drakkars sur le départ, remplis d'hommes d'armes et de chevaux embarqués et prêts à traverser la Manche. 843 et 1066 sont ainsi des dates fondatrices : les deux plus anciennes nations d'Europe, la France et

l'Angleterre sont nées à ces dates-là. Leur rivalité va occuper l'histoire pendant mille ans.

Cette fin du premier millénaire voit d'ailleurs partout en Europe le surgissement des nations : l'Allemagne était née en 962 sous la marque du Saint Empire romain germanique. Mais l'Église, abandonnant enfin le rêve d'une restauration de l'Empire romain, préférait maintenant favoriser l'émergence de royaumes nationales : en l'an mille, Étienne instaura la couronne de la Hongrie christianisée; en 1034, Casimir installa à Cracovie le royaume de Pologne.

Il en fut de même en France. Les rois carolingiens, répliquant le triste destin des Mérovingiens, n'y avaient plus aucune autorité. Le dernier d'entre eux, Louis V, disait qu'il ne lui restait même plus une pierre où reposer sa tête. En 987, il mourut sans descendance.

Alors les évêques et les comtes se réunirent à Noyon pour lui donner un successeur. Ils choisirent parmi eux le duc d'Île-de-France, Hugues Capet, fondateur de la première dynastie totalement française, les Capétiens. Si la France est née, juridiquement, en 843 à Verdun, elle existe véritablement depuis l'élection d'Hugues Capet, qui choisit Paris comme résidence. L'histoire de France commencée juridiquement en 843, devient en 987 la chronique d'une réalité véritablement existante : le royaume de France.

Le pays à l'ouest des quatre rivières (Escaut, Meuse, Saône et Rhône) n'était d'ailleurs plus celui des temps barbares.

Lassée des foudres des chefs, l'Église avait en effet réussi à transformer la société française, non plus par le haut mais par le bas. Elle avait su persuader les chefs francs d'envoyer leurs enfants dans ses écoles. Là, les moines leur apprenaient à lire

Le chevalier sur son grand cheval, revêtu de sa cuirasse, appuyé sur ses étriers est invincible.

école anglaise

et à écrire en latin et en français, et leur dispensaient une forte éducation civique: ne plus tuer les ecclésiastiques, les femmes et les enfants.

L'Église fit comprendre à ces jeunes gens qu'il était plus habile de prélever des impôts sur les paysans que d'arracher leur blé en herbe et plus rentable de taxer les commerçants que de les couper en morceaux. Les évêques ne dépréciaient pas la force virile des jeunes seigneurs, ils leur apprenaient à mettre cette force au service du bien, « de la veuve et de l'orphelin », comme ils disaient.

La transformation de ces brigands en « chevaliers » fut la grande réussite historique de l'Église d'Occident.

À partir du monde rural, l'Église féodale restaurait la loi et l'ordre.

Le chevalier chevauche un grand cheval de guerre (d'où l'expression « monter sur ses grands chevaux »). Il protège le paysan au lieu de le tuer. C'était l'idéal et, en fait,

beaucoup de violences subsistaient. Mais l'idéal finit par transformer ceux qui y adhèrent.

Le chevalier, sur son grand cheval, revêtu de sa cuirasse, appuyé sur ses étriers (une invention du temps), est invincible. Il honore les dames au lieu de violer les femmes. Il a des droits seigneuriaux mais aussi des devoirs: rendre bonne justice, faire régner la paix dans son « ban ». La « banlieue » étant le territoire où régnait la loi, il est amusant de constater que ce mot évoque aujourd'hui des territoires sans lois.

Le « forban » comme le « bandit » ou le « banni » sont des exclus du « ban ». Le Seigneur peut convoquer les hommes d'arme dans « le ban et l'arrière-ban ».

Dans le château fort, où il réside, on distingue la « haute-cour », dans laquelle le Seigneur rend la justice, de la « basse-cour », accessible à tous. Il doit lui-même l'« hommage » au roi.

À partir du monde rural, l'Église féodale restaurait la loi et

l'ordre: les commerçants purent à nouveau se déplacer. Les villes se reconstruisirent. Le pouvoir politique prit son autonomie à l'égard du pouvoir spirituel, d'où la fameuse querelle « du sacerdoce et de l'Empire », inconcevable en terre d'Islam où le roi est en même temps chef spirituel.

Malgré le sacre et le prestige de la papauté, le roi savait posséder un pouvoir politique indépendant.

Il est vrai qu'au début, ce pouvoir fut encore très faible; le roi n'était que l'« élu des grands, le « Seigneur des seigneurs », le « Negus Negusti », auquel les puissants n'étaient liés que lointainement pour une chaîne de vassalisation. Il avait donc besoin de l'Église, mais l'Église avait besoin du roi pour tenir les barons: échange de bons procédés...

Avec les Capétiens commence en France, vers l'an mille, une nouvelle civilisation qui, par certains côtés, va surpasser la civilisation gréco-romaine. La France en sera le foyer, comme la Grèce avait été celui de l'Antiquité.

discours de gu. des. c.v.